

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 83 (1956)
Heft: 1

Artikel: Nos patois sont des frères tous égaux
Autor: Montandon, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nos patois sont des frères tous égaux

... En Afrique, se sentant méprisés par les Blancs, les intellectuels Noirs méprisent à leur tour leurs autres frères Noirs qui n'ont pas fait d'études...

(Les journaux.)

Nous avons reçu, il y a peu, une lettre d'un patoisant fribourgeois exprimant sa douleur devant le mépris que portent certains Gruériens au patois « kouètzou » (Sarine-Glâne). Gonzague de Reynold lui-même n'aurait vu dans le « kouètzou » que du gruérien abâtardi, voire du mauvais français.

Quelque temps auparavant, nous recevions une autre lettre, venue du Pays d'Enhaut, et s'insurgeant contre la prétention de ceux qui veulent voir dans le parler du Jorat le seul véritable patois vaudois.

Ainsi le gruérien a un complexe de supériorité en terre fribourgeoise, mais d'infériorité en pays vaudois (car le Pays d'Enhaut parle le gruérien) : cela suffit déjà à montrer la vanité qu'il y a de vouloir placer un patois au-dessus d'un autre.

Nous avons toujours combattu l'idée que le parler du Jorat était le patois vaudois « classique », ce mot étant pris dans le sens de « supérieur ». Certes, le « dzoratâ » tient la place d'honneur par sa littérature, par le territoire qu'il occupe (presque tout le Plateau vaudois) ; mais au point de vue linguistique il n'est en rien supérieur aux langages de La Vallée, des Ormonts ou du Pays d'Enhaut.

C'est la même opinion que nous partageons en ce qui concerne Fribourg. On connaît la grandeur du gruérien, qui a donné la plus belle littérature patoisante de toute la Suisse romande. Mais ce n'est absolument pas une raison de mépriser le « kouètzou » (il vaudrait mieux l'aider à se forger aussi une littérature : comme aux Grisons le ladin de Basse-Engadine « nourrit » celui de Haute-Engadine plus faible). C'est M. Schulé, sauf erreur, qui s'est attaché à démontrer la richesse philologique du « kouètzou ». Ce dernier, effectivement, n'est pas du « gruérien abâtardi », mais c'est un patois autonome qui forme en quelque sorte la transition entre le gruérien et le joratois ; c'est un patois dont les caractères essentiels (*th* par exemple) sont gruériens, mais qui a subi une forte

influence vaudoise-savoyarde, tout en influençant lui-même le parler broyard (vaudois et fribourgeois). On remarquera du reste qu'au point de vue territoire et population, le « kouètzou » est pour le moins aussi important que le gruérien. Ce qui lui manque, comparé à ce dernier, c'est la culture littéraire et l'unité.

Dans tous les mouvements de « maintenance » linguistique, on a renoncé à l'idée de « prédominance » pour en venir à celle de « solidarité », d'« union ». Les Rétoromans ont quatre dialectes : il ne leur viendrait pas à l'idée de mépriser le « surmeir » et le « ladin haut-engadin » parce que le

Actuellement la PHOTO en couleurs
Est aussi du domaine de l'amateur.

Tout chez le spécialiste

A. SCHNELL & FILS

PLACE ST-FRANÇOIS 4 - LAUSANNE

Photo — Projection — Ciné

« romanche sursilvan » et le « ladin bas-engadin » sont plus écrits et plus vivaces. Les Félibres auraient pu établir la domination du provençal : ils ne l'ont pas fait, et ont assuré l'égalité des quatre branches occitanes.

Il serait bon d'en faire de même chez nous. Au lieu de mépriser nos patois « mineurs », il vaudrait mieux les renforcer. Parce qu'aussi, dans le canton de Vaud, le auront perdu leur « kouètzou », le patois de la Gruyère sera en danger de mort. Parce qu'aussi dans le canton de Vaud, le patois du Jorat risque fort de disparaître avant celui des Alpes. Valaisans et Juras-siens sont plus sages, qui ne connaissent pas ce sentiment de malaise d'un patois face à un autre.

Dans un passé très récent, nos patois avaient un complexe d'infériorité devant le français. Il est désagréable de constater qu'aujourd'hui ce sont des patois qui cherchent à en imposer à d'autres patois. C'est une attitude néfaste à la cause patoisante dans son ensemble.

Certains parlers sont plus riches que d'autres, mais tous ont droit à la vie et au respect. C'est une question de principe absolument essentielle pour nous. Car si, sous prétexte d'une plus grande culture littéraire, tel patois méprise tel autre, il n'y a dès lors plus de raison pour que le français ne méprise tous les patois en général.

Chs Montandon.

VARIÉTÉ

Le facteur

Le village qu'il desservait n'était encore qu'un hameau sans bureau de poste. Il fallait au facteur une bonne heure pour en atteindre les premières maisons ; il arrivait vers la fin de l'après-midi. On le voyait de loin, grimpant d'un pas lent et régulier le petit chemin qui conduit au

collège. Il apportait, outre le courrier, des nouvelles d'en bas et, comme on ne connaissait pas encore la radio, tout avait une grande importance.

Il faisait une courte halte, s'épongeait, acceptait un doigt de vin ou une tasse de thé, puis s'en retournait chez lui à la nuit tombante.

Il connaissait tous les habitants des chalets, leurs soucis, leurs circonstances de famille et, ce qu'il ignorait, les cartes postales le renseignaient. Car, il y a en avait si peu qu'il se faisait un devoir de les lire, non par vaine curiosité, mais bien pour rendre à l'occasion un petit service.

Un samedi après-midi, il arriva au collège et tendit au régent le journal, une carte, puis un paquet qui ne venait pas de la poste. Alors, il expliqua :

— Vous comprenez, quand j'ai lu sur cette carte que quatre personnes allaient vous tomber dessus dimanche, j'ai pensé que vous seriez content d'avoir un petit rôti pour votre dîner. C'est pourquoi j'ai passé à la boucherie. Il y a juste le kilo.

Heureux temps où il n'y avait pas, entre le porteur de nouvelles et ses clients, ces boîtes à lettres, sortes de barrières infranchissables qui empêchent tout contact, toute amitié et toute reconnaissance.

M. Matter.

